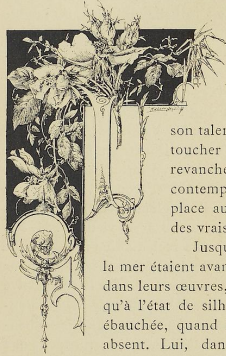




ULYSSE BUTIN



LYSSE BUTIN n'est guère connu de la foule, et peut-être ne le sera-t-il jamais. La sobriété et la mâle simplicité de son talent ne sont pas faites pour toucher le grand nombre. En revanche, il est peu de peintres contemporains qui tiennent une place aussi élevée dans l'estime des vrais connaisseurs.

Jusqu'à Butin, les peintres de la mer étaient avant tout des paysagistes, et dans leurs œuvres, l'homme ne se montrait qu'à l'état de silhouette vague et à peine ébauchée, quand il n'était pas tout à fait absent. Lui, dans une conception plus large, plus complète, plus vivante, embrassant les hommes et les choses, a montré comme ils sont unis et inséparables, et quelle race vigoureuse, tranquille et fière dans le calme et la conscience de sa force, est sortie des flancs robustes de la Vénus Aphrodite, fille de l'écume et reine des flots.

On a dit de lui maintes fois : « C'est le Millet des marins. » Et cela est vrai à certains égards. De même que Millet a, en quelque sorte, réhabilité l'homme dans le paysage, en le remettant au premier plan, en substituant aux silhouettes insignifiantes de ses devanciers l'image saisissante de vérité du paysan représenté dans les manifestations de sa vie de tous les jours, de même Butin a montré qu'à la mer, il n'y a pas d'intéressant que les grandes lignes des horizons infinis, les jeux de la lumière, l'agitation des flots, les aspects changeants d'un ciel sans cesse balayé par les vents ; et, qu'au milieu de cette nature, il y a le marin, animal amphibie amoureux de la lutte et du danger, heureux seulement quand il vogue bercé par le flot, et emporté par le vent, aussi fier sur sa misérable barque de pêche, qu'un amiral de France sur son cuirassé, et vivant plein de mépris pour cette terre stupidement immobile, où se traînent des gens qui n'ont jamais dormi aux étoiles, ni couru les bordées sans fin des nuits sombres où l'on ne voit plus que le clignotement des phares lointains.

Mais là s'arrête la ressemblance.

Il y avait en Millet, nous affirment les critiques autorisés et les biographes, un philosophe et un poète. Au philosophe, reviendraient *l'Homme à la houe*, *le Vigneron au repos*, et les autres œuvres où s'accuse la recherche d'un certain type de paysans exténués par un travail de bêtes de somme, et réduits à un état voisin de l'abrutisse-

ment. Quant au poète, il revendiquerait *l'Angélus*, *la Jeune Mère*, *le Parc à moutons*, et les œuvres où sans parti pris, sans préoccupation philosophique ou documentaire, le peintre promène ses paysans réalistes dans des paysages élyséens, les enveloppant d'une atmosphère idéale et brillante, qui semble faite pour des héros et des demi-dieux plutôt que pour des paysans.

Ainsi faisait Corot ; mais dans ses brouillards poétiques et lumineux, il prenait soin de dérouler les théories des nymphes dansant en chœur.

Il était malaisé, sinon impossible, à Millet de mettre toujours d'accord le philosophe et le poète. Ainsi, par exemple, dans *l'Angélus*, le philosophe a été nettement sacrifié au poète, et l'ineffable sentiment d'apaisement, de recueillement, inspiré par cette humble prière des travailleurs, qui monte si éloquente dans l'ombre envahissante du crépuscule et qu'emporte dans sa mélancolique envolée *l'Angélus* du clocher voisin, nous ouvre tout un idéal que ne connaîtront jamais *l'Homme à la houe*, ni *le Vigneron au repos*.

Dans Butin il n'y a pas de philosophie ; et s'il y a de la poésie dans sa peinture, il l'y a mise sans y prendre garde ; et il faisait de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose.

C'était un œil clair, limpide, une main prompte et sûre, qui rendait vaillamment, avec une précision étonnante, ce qui était et ce qu'il voyait, sans y rien ajouter, sans y mettre du sien, en toute sincérité et en toute simplicité, sans chercher à ajouter aux choses de la nature des assaisonnements philosophiques ou autres : ce qui suffit à faire un grand peintre, d'une élévation de style peu commune et donne à son œuvre une unité et une cohésion qui n'existent point chez d'autres plus vantés.

Mais notre but n'est pas d'exalter Butin, encore moins de le juger ; mais simplement de donner, pour servir à sa biographie, des documents de première main qui pourraient d'un jour à l'autre disparaître, de fixer des souvenirs qui déjà pâlissent et s'effacent, et de dire, d'après ses propres confidences, l'homme qui n'est plus. Quant au peintre, son œuvre parle bien haut pour lui, et sa clarté n'a pas besoin de gloses ni de commentaires.

Ulysse Butin est né à Saint-Quentin, le 15 mai 1838, de Louis-Joseph-Romain Butin, et de Virginie Vatrin, dans une petite maison de la rue des Jacobins qui portait alors le n° 36.

Son père, originaire de Levergies, commune des environs de Saint-Quentin, avait été fabricant de plumes. Il n'avait pas réussi et était entré comme employé chez un négociant de Saint-Quentin.